

Jean-François Vaillancourt

ESPRIT DE CORPS

roman



LE QUARTANIER

À vous qui lisez ce livre

J'AI d'abord deux histoires vraies à raconter. Histoire vraie numéro un. Nous sommes au régiment, à nettoyer nos armes après un exercice. Notre groupe d'amis, une gang soudée pendant notre cours d'ingénieur l'été précédent, se dispersera bientôt. Nous avons entre vingt et trente-trois ans. Certains transféreront dans la régulière et seront affectés à l'autre bout du pays, d'autres s'éloigneront pour leurs études ou sortiront des Forces pour se consacrer à leur carrière civile. Mais pour le moment, nous n'en savons rien, nous nous trouvons ensemble dans l'incertitude. Assis en silence sur des bancs, les doigts gras de CLP, nous sommes en train de frotter nos culasses sous les drapeaux des provinces canadiennes qui décorent le gymnase. Nous revenons d'exercice et nous manquons de sommeil. Nous pensons. Puis le plus optimiste de la gang sort de sa torpeur. Son enthousiasme nous surprend. Il déclare que nous accomplirons de grands exploits, chacun de notre bord, et qu'un jour la postérité découvrira que nous

À vous qui lisez ce livre

avons tous été ingénieurs de combat dans la réserve, que nous appartenions tous à la même unité, et que nous avons tous fait partie du même peloton, sous les ordres du même sergent, quand nous avons suivi notre cours de métier à Gagetown, où nous étions les meilleurs. À ces mots, il dépose son torchon crasseux et se lève pour deviner ce qui nous rendra célèbres. Il nous pointe du doigt. Lui, futur policier, démantèlera une dangereuse organisation criminelle. Le futur parachutiste chassera à lui tout seul l'ennemi d'une ville occupée, comme Léo Major. Le futur CSAR – recherche et sauvetage au combat – libérera des civils tenus en otage dans la jungle par des seigneurs de guerre. Le futur PDG de l'entreprise fondée par son père deviendra l'homme le plus riche du Canada. Le futur spécialiste des explosifs déjouera ce qui aurait constitué le plus grand attentat terroriste de l'histoire du pays en désamorçant une bombe in extremis. Le futur plongeur de combat, qui rêvait de mourir à la guerre, se sacrifiera en faisant sauter une mine sous-marine juste assez tôt pour que soit évitée la collision avec un navire allié, mais trop tard pour se sauver. Le plus optimiste pose alors son regard sur moi. Mon surnom dans le groupe, c'est Payant ou Paye, parce qu'il paraît que j'ai toujours l'air de payer, l'air d'en arracher, même si je vais bien. Ils m'appellent aussi PETN – un explosif –, on ne sait plus d'où ça vient, mais, justement, un nom de guerre pareil, « ça paye ». Je suis par ailleurs le plus chétif du groupe. Et tout ce qu'on sait de ma vie civile, c'est que j'ai fait mon cégep en arts et lettres.

À vous qui lisez ce livre

— Vaillancourt, se décide-t-il enfin, il va écrire un livre pour immortaliser nos exploits.

*

HISTOIRE VRAIE numéro deux. Je suis au régiment. Les soldats fraîchement diplômés de leur cours de recrue, où j'étais instructeur, célèbrent au mess avec leur famille. C'est ma dernière journée dans l'armée. Quelques mois plus tôt, j'ai envoyé ma demande de libération volontaire. J'en ai discuté avec mon supérieur. Comme j'avais suivi ma formation de sergent l'été précédent, il m'a proposé, si je restais, de me donner ma promotion avant l'été. J'ai refusé en le remerciant.

Tout ça est bel et bien fini pour moi. J'ai besoin de vivre autre chose. Je me suis enrôlé à seize ans. L'armée fait partie de ma vie, mais je ne m'y suis jamais vraiment senti à ma place. Les raisons restent toujours un peu floues lorsqu'on s'embarque aussi jeune dans quelque chose d'aussi gros. Quand j'ai eu vingt ans, je me suis promis que je sortirais de l'armée dès que j'aurais fini mon baccalauréat en littérature. Maintenant, je tiens ma promesse. C'est la dernière journée de ma vie qu'on m'appelle sérieusement par un grade.

Après une photo de groupe avec ma section, je passe sous la rangée de drapeaux du gymnase pour sortir fumer. En chemin, je croise un adjudant-maître de mon régiment. Il était instructeur sur mon cours de recrue. Il m'apostrophe.

À vous qui lisez ce livre

— Comme ça, caporal-chef, vous nous quittez ?

— Oui, adjudant-maître.

Il cherche ses mots.

— Il paraît que vous écrivez, vous ? Vous aimeriez publier un livre ?

Nous sommes trois Vaillancourt au régiment, dont deux caporaux-chefs. Depuis que j'ai demandé un congé pour participer à une soirée de poésie, j'ai reçu une épithète dont tout le monde se sert pour nous distinguer – excepté les vieux amis du cours de métier, qui préfèrent me rappeler que je paye. Il y a Vaillancourt beau bonhomme, Vaillancourt pompier et Vaillancourt poète. J'essaye de cacher ma surprise :

— Si je réussis à écrire quelque chose de pas pire un jour, je vais peut-être publier un recueil, ouais.

L'adjudant-maître n'écoute pas et continue en faisant semblant que c'est une blague :

— Allez-vous finir comme l'autre, qui est devenu un estie de journaliste de gauche pis qui écrit toutes sortes de niaiseries pour chier sur l'armée ?

*

J'AURAIS aimé donner raison au plus optimiste de notre gang et adoré faire rager l'adjudant-maître. Mais ce roman n'est ni le livre espéré par l'un ni le livre craint par l'autre.

LIVRE I

The best

« **O** CANADA de merde ! Vous allez recommencer ! Vous êtes pas des brochets ! » Dépliant et repliant les orteils sous le cuir rigide de leurs bottes brillantes, les recrues, une vingtaine, crispées, au garde-à-vous, faisaient circuler le sang dans leurs pieds endoloris. Le micromouvement produisait un bruit infime, un crissement du gravier qui trahissait le frémissement contenu des mentons hauts, des torses bombés et des poings serrés contre les cuisses.

*

MCKINNON était arrivé sur le camp deux semaines après tout le monde. Il reprenait le cours là où il l'avait laissé. L'été précédent, il s'était blessé deux jours avant les évaluations finales du premier module. C'était un mercredi, semaine deux. Son cours était en train de construire un système de bigues. Ils avaient brêlé les

poteaux de téléphone, il ne restait plus qu'à redresser le trépied. L'instructeur en présence avait mal supervisé le travail. Une équipe avait poussé sans attendre les autres et la structure s'était renversée sur McKinnon, qui avait tenté de la retenir.

À la revue des malades du lendemain, le médecin avait été formel. Fracture de la clavicule avec luxation de l'épaule. « The kid's out. » Certains l'avaient trouvé chanceux avec son congé payé. Pour l'avancement de sa carrière, cependant, c'était le couperet. Réserviste à temps partiel et *high schooler* finissant à temps plein, McKinnon n'était pas en mesure de retourner à l'école militaire avant l'été suivant. Si on ne lui créditait pas les deux premières semaines de cours, il resterait pouf une année de plus. Un pouf, une recrue : interdiction formelle de participer aux exercices régimentaires, sauf pour réchauffer les rations, faire la sentinelle ou jouer au pion sur parade. Le tout en arborant sur le front le symbole universel de la honte : l'insigne doré des Forces armées canadiennes, le cornflake.

Les recrues recevaient le badge de leur métier à la fin du premier module. C'était un castor doré sur fond rouge cerclé de bleu, entouré de feuilles d'érable dorées elles aussi et surmonté d'une couronne de Saint Édouard. La devise latine du Corps du génie royal canadien était inscrite dessous : *Ubique*. Celui qui portait le badge n'était plus appelé soldat, mais sapeur. Avec le badge, le cours en tant que groupe recevait un fanion aux couleurs du génie, bleu rouge bleu rouge bleu, qu'ils portaient pen-

dant leurs déplacements pour afficher leur fierté d'être ingénieurs. McKinnon ne vit pas le fanion cet été-la. On avait refusé qu'il poireaute sur la base jusqu'au vendredi. Cependant, en raison de son rendement exceptionnel, il n'eut pas à subir l'opprobre de retourner à son régiment avec un cornflake. Son commandant de cours avait été réserviste avant de transférer dans la régul. Il savait que, pour McKinnon, l'obtention du badge changerait tout pendant l'année d'entraînement. Ça valait le coup de remplir la paperasse. McKinnon était rentré chez lui le lendemain de son accident, assommé par les sédatifs et plâtré d'un bras, mais castor au béret avant tout le monde. Il reviendrait l'été suivant pour compléter les douze dernières semaines du cours.

McKinnon l'avait compris, la décision du commandant n'avait rien d'empathique. C'était une stratégie pragmatique qui optimisait l'investissement et maximait l'opérationnalité du soldat. Aussi à proprement parler McKinnon n'avait-il pas ressenti de gratitude pour son supérieur, mais un élan d'admiration pour l'effcience militaire. Dès l'automne, une fois remis de sa blessure, il avait tout fait pour se démarquer au régiment. Quand on cherchait des volontaires, il répondait présent.

Rentrer torcher les guns au quartier-maître le lendemain à sept heures ?

— Master corporal !

Suivre le cours du 404, le permis de conduire militaire ?